

LAFAYETTE 3. Le refus de Mme de Clèves

1/Situation du texte : La mort de son mari plonge l'héroïne dans une douleur et un abattement très fort ; cependant le temps passe et la passion reprend ses droits. Nemours reparaît alors. Dans la partie du dialogue qui précède notre texte, Mme de Clèves a montré à M. de Nemours tout le prix qu'elle attache à l'amour qu'elle a pour lui. Mais elle ajoute aussitôt que c'est là une raison de ne pas y céder : « Les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur, et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? » Un dialogue décisif s'ouvre ici dont les enjeux humains sont cruciaux pour les amants, comme nous allons le lire maintenant.

2/Projet de lecture, problématisation du texte : La partie du roman qui suit le récit de la mort du prince est remarquable, non seulement par l'originalité de la résolution de Mme de Clèves mais encore par la délicatesse avec laquelle Mme de Lafayette peint les multiples péripéties que traverse l'héroïne avant de trouver son « repos ». Les tensions paradoxales et les complexités de sentiments intenses en lutte les uns contre les autres dans l'âme des personnages ne sont jamais simplifiés dans ce dialogue crucial d'où dépend la destinée de deux êtres. On reconnaît le pessimisme janséniste dans cette idée que la faiblesse de la nature humaine compromet même les bonheurs les plus justes : l'amour réciproque et éternel étant impossible, Mme de Clèves voit dans le refus de couronner une passion plus chère que sa vie le seul moyen de la sauvegarder dans toute sa pureté et sa grandeur.

3/ Les mouvements du texte :

• **Premier mouvement : du début jusqu'à « et j'espère que vous les suivrez malgré vous » : Raisons de Mme de Clèves et objection de Nemours**

Mme de Clèves est attachée à la conception idéale de la passion, exclusive et totale. M. de Nemours répond par le caractère irrépensible de la passion et pose le problème moral : rien ne s'oppose plus à l'union des amants depuis que le prince est mort, la princesse devrait se sentir libre d'aimer.

« Par vanité » : Nemours a toujours été représenté comme le seigneur le plus brillant de la cour ; la reine d'Angleterre désirait l'épouser sans l'avoir vu

« Mon expérience » : l'éducation donnée par sa mère et son aversion pour la galanterie faisaient qu'elle était la dernière à pouvoir être émue par le duc.

« Et je ne me tromperais pas souvent » : ces paroles désabusées doivent être dites sur un ton douloureux car l'amour de Mme de Clèves lui fait vivre ce qu'elle imagine.

« On fait des reproches à un amant (...) au vôtre » : après l'argument de l'inquiétude, de la jalousie pressentie et redoutée, voici maintenant un argument qui est plutôt un argument de devoir puisqu'il s'organise autour du souvenir de l'époux défunt dont M. de Nemours a causé involontairement la mort. La construction de la phrase (4 propositions infinitives dépendant de croire et voir) montre que la princesse a gardé de la mort de son mari et de ses derniers reproches une véritable vision.

« Il est impossible ... il faut » : ces tournures impersonnelles prouvent que la princesse a besoin de faire appel à des raisons générales plus fortes que sa propre résolution

Le duc ne répond pas aux arguments de la princesse reposant sur sa quasi certaine infidélité. Il l'avait déjà fait plus haut en se montrant affecté d'une telle idée, lui dont la conduite galante a entièrement changé depuis qu'il connaît la princesse en manifestant pour elle la constance du parfait amant, comme l'expriment les valeurs de l'amour courtois du MA.

« Hé ! croyez-vous » / « Pensez-vous que vos résolutions » : Sentant une nuance de défiance de soi dans les derniers mots de la princesse, il l'attaque dans deux vives interrogations qui sonnent comme des exclamations, en prenant appui sur un fait : leur amour mutuel. Il y a quelque brutalité dans le fond et dans la forme de cette réplique.

« Il est plus difficile (...) jusqu'à « malgré vous » : l'argument est repris mais sous une forme sentencieuse ; on notera l'inspiration janséniste dans cette analyse de la passion qui en fait une force inéluctable. De plus, le problème de la vertu, en théorie comme en pratique, semble disparaître puisque Mme de Clèves a su rester fidèle à son époux et qu'il est à présent mort : elle est donc en droit de vivre librement son amour pour le duc.

•Deuxième mouvement : de « Je sais bien qu'il n'y a rien de plus difficile » jusqu'à « tout commerce entre nous » : Réplique de la princesse et décision paradoxale

La princesse ne conteste pas la force des arguments de Nemours mais elle fait un choix paradoxal : celui de souffrir d'un amour qui résistera au temps et qu'elle s'interdit malgré tout.

« je me défie de mes forces au milieu de mes raisons » : humilité et écho des considérations jansénistes sur les faiblesses de la volonté

« Ce que je crois devoir (...) celles de mon devoir » : la prudence de l'expression montre que Mme de Clèves ne prétend pas donner une valeur objective à ses raisons ce qui rend plus difficiles des objections de Nemours sur ce point.

Le mot « repos » est neuf dans ce dialogue : le repos est l'état d'une âme tranquille, que ne troublent ni scrupules ni remords et qui se garde à l'abri des passions et de leurs agitations inévitables.

« mais quoique je me défie de moi-même (...) quelque violence qu'il m'en coûte » : D'une façon un peu elliptique, Mme de Clèves, en quelques mots, résume la situation et prononce son arrêt. Elle choisit la voie la plus difficile en renonçant à aimer Nemours. Les raisons, elle les a déjà dites, mais la force des termes qu'elle emploie ici sont un hommage à l'amour au moment même où elle renonce à le satisfaire – mais non à le garder en son cœur.

« Par tout le pouvoir que j'ai sur vous » : expression d'une tendresse et aveu d'une entente secrète mais la requête n'en est pas moins dure. Les dernières lignes de ce deuxième mouvement s'expliquent simplement par le fait que M. de Clèves « ne fait que d'expirer » et que Nemours est indirectement la cause de sa mort.

•Troisième mouvement : de « M. de Nemours se jeta à ses pieds » jusqu'à la fin : Dernière tentative et résistance de Mme de Clèves

Le spectacle de la souffrance de son amant donne lieu à l'effusion poignante et lyrique de leurs sentiments réciproques. Malgré la sincérité de l'amour du duc et malgré l'attendrissement de la princesse, elle reste ferme dans son engagement à rompre.

« M. de Nemours se jeta à ses pieds (...) jusqu'à « insensible ». Le terme de « mouvements », dans ce passage, désigne des sentiments très passionnés / « n'était pas insensible » : figure de style de la litote qui veut dire l'intensité de l'attendrissement suscité dans l'âme de Mme de Clèves. Elle aurait été inhumaine de ne pas être émue par le spectacle de la douleur de Nemours.

« Pourquoi (...) jusqu'à « invincible » : Série d'interrogatives exprimant son émotion. La contagion de l'amour se marquent au fait que le souci de son repos lui a quitté l'esprit et que, pour ne pas fléchir, elle oppose l'unique obstacle de la mort de son époux. Le lyrisme de ces regrets laisse affleurer l'aspect tragique de la destinée des deux jeunes gens.

La réplique de Nemours est vive car l'émotion de la princesse lui a redonné de l'espoir et il ne s'estime pas coupable envers le prince. La répétition du pronom tonique « Vous (seule) » et la mise en opposition de l'attitude de la princesse et de celle dont se contentent la vertu et la raison, comme s'il décelait chez elle la tentation de se réfugier gratuitement dans une morale rigide.

Mme de Clèves se dérobe à la discussion : soit par peur de l'espoir qu'elle a rallumé dans le cœur de son amant, soit par la nécessité qu'elle éprouve de méditer à nouveau sur le devoir qu'elle se fixe. En tout cas, sa concession initiale « Il est vrai », répliqua-t-elle : est habile car elle peut apaiser le duc sans pourtant l'engager elle-même à rien, puisqu'elle est toujours libre de préférer ses devoirs imaginaires à ceux de la raison commune

« ayez cependant » jusqu'à la fin : témoignage précieux que leur amour fut unique et assurance solennelle de l'éternité de ses sentiments. L'harmonie de la dernière phrase, avec les mots aimer(...) aimé qui se font écho, est pénétrée de tendresse ; après des discussions tendues et dans l'incertitude du lendemain, c'est pour le cœur de Nemours un gage bouleversant.

« Me fait honte » : par ces mots, la princesse ne rétracte rien de ce qu'elle vient de dire. Elle manifeste qu'elle a été entraînée par les instances de Nemours à lui ouvrir son cœur plus qu'elle n'avait prévu de le faire, plus que les bienséances ne le permettraient.

« J'y consens et je vous en prie » : le vidame, qui est parent de Mme de Clèves et en même temps que l'ami de Nemours, avait montré, en ménageant cet entretien, qu'il espérait faire réussir Nemours ; il est donc juste qu'il soit mis au courant des dispositions de Mme de Clèves.

Conclusion :

Ce passage est un dialogue crucial qui comporte un triple intérêt.

Cette scène est d'abord intéressante d'un point de vue dramatique : chacun des deux personnages essaie de peser sur la décision de l'autre et la péripétie au début du troisième mouvement fait rebondir l'action.

Elle l'est ensuite d'un point de vue moral : la noblesse d'âme des amants, le raffinement moral de la princesse, le climat d'estime et de tendresse mutuelles, la douleur de ces deux cœurs unis et séparés donnent à cette page un caractère à la fois très profond et très émouvant.

Un intérêt esthétique enfin qui tient à l'équilibre et à la clarté de la langue classique : il y a dans ce passage une discrétion de gestes et de langage révélant le degré de finesse de l'analyse des sentiments. Le style en épouse fidèlement toutes les nuances , toutes les tensions, toutes les complexités.

Conclusion :